



Aide à la prédication
Dimanche 13 février
Jérémie 9, 22-23

Jean-Mathieu Thallinger
Mulhouse Saint Jean

Les chrétiens, des imbéciles heureux ?

Les textes proposés à notre réflexion sont assez polémiques, ou, pour le moins susceptibles de semer la zizanie dans nos rangs et dans nos esprits. Cela ne sera pas étonnant si nous considérons que le culte porte sur le thème de la grâce, celle-ci étant, nous le savons bien nous autres protestants, toujours inattendue et bouleversante. Le texte d'Évangile proposé en est un exemple. Qui ne s'est pas agacé devant ces profiteurs arrivés à la 11^{ème} heure alors que d'autres avaient trimé toute la journée ?

Si je voulais continuer à nous troubler et nous agacer, je pourrais prolonger par la question : « *êtes-vous plutôt pro-vaccins ou anti-vaccins* » ? Je sais c'est une provocation facile. Je vais la retirer tout de suite. Car elle est bien peu évangélique et susceptible de semer la division entre nous par son caractère trop frontal et manichéen.

Je proposerais alors de tenter une entrée en matière plus consensuelle. Comme : « *Êtes-vous plutôt chat ou chien ?* » Mais cette question n'est-elle pas tout aussi maladroite ? Je lisais en effet un article ces jours-ci titré : « *Les chiens sont plus intelligents que les chats* ». J'en cite quelques lignes car sans nul doute vos oreilles se sont vigoureusement dressées : « *Les chiens sont plus intelligents que les chats. C'est ce qu'avançaient, en 2017, des chercheurs américains. Ils se basaient pour cela sur un décompte du nombre de neurones contenus dans le cortex cérébral de nos compagnons à quatre pattes. Plus de 500 millions pour le chien et seulement 250 millions pour le chat. Pour comparaison, il y en a quelque 16 milliards dans un cortex humain* ». Selon cette approche, neurologique donc, les chiens seraient deux fois plus intelligents que les chats, et en conséquence nous

serions nous-mêmes 32 fois plus intelligents que les chiens. Avec de tels propos, je suis conscient de risquer l'opprobre tant des amoureux des chats que des militants des partis animalistes.

Intelligence scientifique, intelligence de la foi

Peut-être faut-il resituer le fondement de notre débat à partir du texte proposé à notre prédication. Il soulève en effet la question : « Qu'est-ce qu'être intelligent ? » : « *que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, l'intelligence c'est de me connaître* ».

Je suis conscient que je partage cette question dans un environnement de personnes protestantes, qui se caractérisent par leur souci historique pour l'éducation, leur implication dans l'apprentissage universel de la lecture, la formation intellectuelle et théologique, pour se mettre en capacité de discerner par eux-mêmes leurs convictions selon leur conscience plutôt que d'adhérer moutonnement à des dogmes institués par une autorité supposément éclairée. Les robes universitaires que portent les pasteurs en sont d'ailleurs l'affirmation : par cette manière de se scénographier, ils manifestent la primauté et l'autorité de la formation académique et intellectuelle. Nous protestants, nous sommes intelligents, pensons-nous souvent !

Pourtant Jérémie, qui en tant que prophète, est investi de la mission de bouger les lignes, de déplacer les fausses sécurités, vient interroger cette posture. Il dit : *qu'est-ce que l'intelligence pour Dieu ?* : « *C'est de me connaître, de savoir que je suis l'Eternel qui exerce, la bonté, le droit et la justice* ». Il n'est pas question de diplômes, de formation universitaire, ni de quantité de neurones.

Faut-il entendre derrière ces mots une délégitimation de la science, de la connaissance, du progrès ? Mais, aussi, car il ne s'en tient pas là, de la force et de la richesse ?

Homo sapiens

Ce qu'il bouscule d'une certaine manière c'est notre « homosapiensalité ». Notre appartenance à une espèce qui a conscience d'avoir pris le dessus sur les autres par son intelligence adaptative, sa capacité à dominer jusqu'à effacer ses espèces concurrentes, à s'approprier et à modifier son environnement.

Il y a quelques semaines, Jean-Jacques Hublin a inauguré sa nomination à la chaire de Paléoanthropologie au collège de France par une leçon intitulée « Homo sapiens, une espèce invasive ».

Louis Pasteur a eu cette formule fameuse : « *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène* ». Il ne l'employa pas pour instrumentaliser ou couper les ailes de la science et de l'intelligence, ni dans un élan prosélyte qui aurait prétendu faire de Dieu une réalité démontrable et

objective. Mais pour fixer à la science des bornes, la protéger de la tentation scientifique, qui positionnerait la science et la foi comme deux religions simplement concurrentes.

La foi chrétienne n'est pas ennemie de l'intelligence mais le prophète lui rappelle sa place : être un outil au service de l'homme et non pas, comme toute l'œuvre de Jacques Ellul - un prophète moderne - nous en avertira : mettre l'homme au service de la science technicienne.

La formule de Pasteur est encore une manière de nous rappeler que lorsque nous nous situons dans le registre de la Foi, nous reconnaissons que la fin dernière des choses, l'ultime de ce qui constitue le sens de nos existences est plus grand que nous-mêmes, nous demeurera toujours inappropriable.

Comme la Foi peut devenir intégrisme, lorsqu'elle se fait possession de Dieu, la science peut se faire religion si elle s'érige en vérité définitive, la force devenir brutalité si nous en célébrons le culte, et la richesse n'être qu'égoïsme et source d'injustice si nous en faisons une fin en soi.

Le prophète redéfinit – subvertit - les notions d'intelligence, de force, de richesse :

Qu'est-ce que l'intelligence ? C'est ce que nous mettons au service de la bonté.

Qu'est-ce que la force ? C'est ce que nous mettons au service du droit.

Qu'est-ce la richesse ? C'est ce que nous mettons au service de la justice.

Le contexte du prophète

Revenons un instant au contexte dans lequel Jérémie écrivait.

Israël est alors en crise existentielle pour sa survie. Conquête par Babylone, cet empire majestueux et première puissance mondiale de l'époque. Cette crise sera, comme toutes les crises, une opportunité pour se réinventer. C'est peut-être parce c'est lorsque l'on a tout perdu que l'on sait discerner ce qui nous est essentiel. La force des récits prophétiques vient de ce qu'ils s'écrivent dans des contextes de crise.

Lorsque par la bouche du prophète Dieu dit : « *ne te glorifie pas de ta richesse, de ta force, de ta sagesse* », nous pouvons entendre : Israël tu es un tout petit pays vaincu par la grande Babylone, mais ne te laisse pas impressionner par sa grandeur, sa magnificence, sa puissance. Tout cela n'est que « vanité et poursuite du vent » (Qohélet 1,14). Trivialement nous pourrions dire que Jérémie répondit à ceux qui auraient pu être tentés de céder à la fascination de Babylone, comme l'aurait fait le général de Cambronne au général De Colville au moment de la défaite de Waterloo (après que Napoléon ait fui le champ de bataille) : par un fameux mot de cinq lettres (Victor Hugo écrira dans les Misérables : « *L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne. Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.* »).

Plus personnellement, le texte nous interrogera aussi : qu'est-ce qu'une vie réussie ?

Le salaire, la sécurité, des études, un poste à responsabilité, un chat, une maison, des enfants ?

Toutes choses auxquelles nous aspirons et que nous souhaitons à nos enfants. Cela pourrait nous ouvrir au débat autour des droits de succession qui affleure en ce temps de campagne politique. L'héritage, une question qui est l'enjeu de nombre de récits bibliques, d'Esau et Jacob au fils perdu et retrouvé. Certains théologiens sont allés jusqu'à considérer qu'il faudrait totalement supprimer l'héritage. J'ai lu récemment une interview de la femme de Steve Jobs dans laquelle celle-ci déclarait *« ne pas avoir l'intention de léguer sa fortune à ses enfants. Elle expliquait que l'augmentation de richesse de génération en génération ne l'intéressait pas et que ses enfants le savaient. Dénonçant les inégalités économiques dans le monde d'aujourd'hui elle ajoutait en outre que ce type d'accumulation de richesse est dangereux pour la société »*.

Cette question est probablement encore plus clivante et sensible que de déterminer qui du chien ou du chat est le plus intelligent.

Le procès de Nietzsche au christianisme

La désacralisation du culte de l'intelligence, de la force, de la richesse par les prophètes puis par le christianisme a été le fondement du reproche de Friedrich Nietzsche à l'égard du christianisme qu'il décrira comme une religion d'esclaves miséreux. Il dira de « tchandala » (la classe la plus basse dans le système hindou), je le cite :

« Ce saint anarchiste qui appelait le plus bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândâla du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie, si l'on peut en croire les Évangiles, cet anarchiste était un criminel politique, autant du moins qu'un criminel politique était possible dans une communauté absurdement impolitique. Ceci le conduisit à la croix : l'inscription qui se trouvait sur cette croix en est la preuve. II mourut pour ses péchés, il manque toute raison de prétendre, quoi qu'on l'ait fait assez souvent, qu'il est mort pour les péchés des autres ».

Il faisait grief au christianisme de valoriser la pauvreté, l'égalité, la faiblesse au détriment du sens aristocratique et de l'honneur. Il citera Paul dans une citation qui fait écho aux propos de Jérémie :

« Dieu a choisi les choses faibles du monde, pour confondre les forts ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont rien, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » (1 Corinthiens 1, 27-29)

F. Nietzsche fut peut-être l'homme qui comprit le mieux l'essence du christianisme, même si ce fut pour le contester.

Nous pourrions ajouter à la citation de Paul celle-ci :

« Je ferai disparaître la sagesse des sages et j’anéantirai l’intelligence des intelligents. »

Où est le sage ? Où est le spécialiste de la loi ? Où est le discoureur de l’ère actuelle ? Dieu n’a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ?

Le chrétien, un imbécile heureux

La sagesse populaire le sait bien : qui est heureux ? Les imbéciles. Ne dit-on pas être un imbécile heureux ? Et j’aimerais vous inviter à nous envisager, comme chrétiens, d’être **des imbéciles heureux** et démontrer que dans l’esprit du sermon sur la montagne, heureux sont les imbéciles !

Faisons pour cela un petit détour de vocabulaire.

Qu’est-ce qu’un imbécile selon le dictionnaire : *quelqu’un atteint d’arriération mentale congénitale correspondant à un âge mental situé entre 3 et 7 ans et à un quotient intellectuel compris entre 30 et 50*. Cela ne correspond-il pas à l’exigence de l’évangile : devenir comme un petit enfant ?

Quelle est l’étymologie du mot « imbécile » ? : sans *becillum*, c’est-à-dire être sans béquilles, sans bâton qui puisse nous soutenir et protéger. J’ai trouvé trois manières d’interpréter le sens de ce mot :

- Être comme un vieillard sans béquilles. Il sera en situation de fragilité et de dépendance. Il ne pourra pas s’en remettre à sa propre force mais devra se confier en celle d’autrui et en celle de Dieu. Se reconnaître comme fragile n’est-ce pas l’évangile ? Laissons aux autres le culte de la force et de la domination.
- Être sans bâton : on utilisait le bâton pour compter : celui qui est imbécile, sans bâton, dans cette acception est celui qui renonce à vouloir compter. C’est le non-mesquin qui sait faire place à la gratuité.
- Être sans bâton : le bâton est un instrument de défense et de correction, fort usité des maîtres d’école d’autrefois comme instrument d’éducation. Celui qui est sans bâton n’est-ce pas celui qui renonce à l’usage de la force et de la violence pour se faire respecter ? Dans l’enseignement, mais aussi dans l’exercice de tout pouvoir.

Finalement oui, je me reconnais allègrement comme un chrétien imbécile, car je ne crois ni en l’usage des béquilles religieuses, ni de la calculatrice, ni de la force pour vivre.

Mais encore

Nous pourrions faire le même exercice avec d’autres mots devenus insultes : leur évolution est tout aussi intéressante :

Que signifie **idiot** ? un être particulier (à part). Au XVI^e siècle, Sébastien Castellion, l'inventeur de la tolérance, traduisit une bible, il expliqua que son projet était : « rédiger une bible à l'intention des *idiotes* », qui désignait ceux qui ne savaient pas le latin. Ne fut-ce pas l'un des enjeux de la naissance du protestantisme que de considérer que des *idiotes* avaient autant de valeur et de capacité de discernement que des élites instruites ?

L'exercice peut encore être prolongé. Que signifie être **stupide** ? C'est être frappé de stupeur. Le visage de celui qui est frappé de stupeur, est un visage émerveillé. A contrario du visage blasé que rien ne peut plus étonner.

Et que signifie être **fou** ? Pensons à la folie de l'évangile dont parle Paul. La « *moria* » désigne ce qui n'est pas logique, du point de vue de la raison humaine. Ce qui est irrationnel. Comme croire en un Messie crucifié, comme croire avec Paul que « *la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes* ».

Nous le constatons et c'est étonnant combien l'évolution étymologique des mots se fait souvent dans un sens négatif. La fragilité de l'imbécile, la simplicité ou la particularité de l'idiot, deviennent objet de mépris. Mais je crois que Dieu attend de nous que nous osions nous montrer comme des imbéciles, des idiots, des stupides, des fous.

Peut-être qu'à trop vouloir tout maîtriser nous renonçons à être des imbéciles pour Dieu. Nous nous glorifions nous-mêmes au lieu de le glorifier lui seul.

« *Heureux les pauvres en esprit* » disait Jésus dans la première des béatitudes. Pauvres en esprit ou pauvres parce qu'ils reconnaissent qu'ils ne sont animés que par l'esprit de Dieu. Pauvres parce qu'ils n'ont rien à défendre. Du haut de nos civilisations développées nous vivons dans l'angoisse de perdre tout ce que nous avons acquis : notre santé, notre sécurité, notre pouvoir d'achat, notre tranquillité. Aussi reclus par la peur de perdre, nous perdons tout faculté à espérer.

Le texte de Jérémie se poursuit ainsi :

« *que celui qui veut se glorifier se glorifie de me connaître, de savoir que je suis l'Éternel, Qui exerce la bonté, le droit et la justice sur la terre.* »

Voici l'homme pourrions-nous dire ! Voici l'imbécile ! Voici celui qui sera moqué sur la croix ! C'est celui qui ne fait pas confiance en ses talents, sa force, ses possessions, mais qui remet son existence entre les mains de Dieu. C'est une invitation à reconnaître et accepter la fragilité de nos vies qui trouve sa force en Dieu seul, en ce monde rien n'est définitivement ferme et stable, sinon l'amour de Dieu.

Des bons à rien, mais combien pacifiques sont ces bons à rien. Parce que si on reprend les propos introductifs, quant au caractère polémique que certains débats peuvent susciter, peut-être même toutes les polémiques du monde, ne sont-ils pas à attribuer au fait que nous mettions notre confiance dans notre

intelligence, notre force, nos richesses, que nous nous glorifions nous-mêmes plutôt de rendre gloire à Dieu seul.

Le chrétien, cet ouvrier de la 11^{ème} heure dont Dieu ne mesure pas les efforts, ce serviteur inutile peut sembler fou, idiot, stupide, ou imbécile aux yeux des hommes, mais peu lui en chaut, car il est glorifié par l'éclat de Dieu qui l'éclaire comme la lune est éclairée par le soleil lorsqu'elle se tourne vers lui.

Alphonse Maillot l'a dit ainsi : « [Jésus] *nous remet à notre place, à notre vraie place, en donnant la meilleure définition jamais donnée de l'Église : « Une bande de bons à rien ».*

Dieu nous invite à nous dépréoccuper de notre salut et de notre bonheur, parce que ceux-ci nous seront offerts dès que nous aurons arrêté de croire que nous avons à les rechercher et les gagner.

Je crois que c'est ce qu'on appelle la grâce.